

ment ne pas applaudir à la politique centriste, ou bien plus simplement qui refusent de se séparer de leur compagnon qualifié de « contre-révolutionnaire » parce qu'il continue de militer pour les mêmes positions qui permirent au prolétariat italien de fonder son parti de classe. Le chef des réformistes italiens reprenait le cas Mariottini uniquement pour dire que lui, à la place des centristes en Russie, tout comme eux il n'aurait même pas songé à voir s'il y avait compatibilité entre le « socialisme » et le cas de Mariottini, de Calligaris et de tous les autres prolétaires immigrés ou russes qui osent continuer la lutte pour la révolution mondiale et contre le socialisme dans un seul pays. Seulement, il aurait laissé Mariottini libre d'aller « où elle veut, quand elle veut, comment elle le veut ».

Survint la lettre de Germanetto dont nous avons publié l'essentiel dans le numéro précédent de « Bilan ». A ce moment, il s'agissait de « Madame Mariottini » et de « son mari ». Actuellement, il s'agit de « Mariottini » et sa lettre est mise en bonne place dans l'organe centriste aussi bien que dans celui des réformistes.

Le chef de ceux-ci conclut en disant « le cas Mariottini n'existe plus ». Très juste pour un social-démocrate qui est digne de ce nom. Point n'est besoin de vérifier les faits, de les apprécier, de voir s'ils ne sont pas l'expression de toute une politique qui a conduit la Russie Soviétique à manifester ses gigantesques succès militaires, économiques et politiques en abattant la tête de... la révolution mondiale au travers du traité franco-russe, des pactes de non-agression et de la Société des Nations, où évidemment il n'est pas question de la guerre, mais de l'affranchissement de la classe ouvrière de tous les pays.

Mariottini refuse d'être défendue, le cas n'existe donc plus. Très juste, nous le répétons, pour un socialiste ou pour un centriste.

Le prolétariat a une toute autre opinion. Nous ne sommes pas des « hommes de cœur » à la Germanetto et négligerons toutes les expressions politiques de Mariottini qui sont profondément opposées à nos conceptions. Nous savons fort bien en quel état d'esprit elle peut se trouver actuellement en un isolement terrible, en butte à des interpellations empoisonnées où le poignard de la violence peut se cacher sous l'exclamation : « Mais quoi, tu nourris la campagne contre-révolutionnaire contre la Russie, contre le parti ! N'as-tu rien, à dire ? » Et nous pouvons même admettre que Mariottini puisse ne pas comprendre ce qui se cache dans la menace « n'as-tu rien à dire » et que — voyant se déclencher une campagne qu'elle croit nuisible à la Russie —, elle veuille ne pas en être l'instrument direct ou indirect. Mais dans ce cas aussi les conclusions politiques ne pourraient pas être définitives : tout au plus pourraient-elles résoudre le cas individuel de Mariottini à qui seulement appartient de prouver s'il s'agit d'un moment occasionnel de faiblesse ou bien si elle désarme définitivement en face du centrisme.

Mais le problème politique central reste, celui qui intéresse toute la classe ouvrière et dont le cas de Mariottini n'était qu'une simple illustration. Voici les éléments de ce problème :

a) Mariottini doit choisir entre la place qu'elle occupe et le maintien de ses relations avec son compagnon. Du moment qu'elle refuse de rompre ces dernières elle devra accepter un travail qui ne correspond nullement à ses capacités physiques.

Problème politique : le pays du socialisme peut-il réduire une femme qui veut simplement maintenir des relations sentimentales avec son compagnon, à des conditions telles que c'est tout juste si elle et son enfant ne crèveront pas de faim.

b) A l'usine le salaire qu'elle gagne n'est pas suffisant et Germanetto avoue que des secours lui sont offerts (Mariottini a écrit qu'elle les a refusés).

Problème politique : le salaire était-il celui que gagnent tous les ouvriers de sa branche et dans ce cas le régime « socialiste » donne-t-il des salaires de famine ? Ou

si c'était là un « salaire de punition » que l'on alloue comme peine politique, ce système est-il « socialiste » ?

c) Mariottini veut partir de Russie. Elle ne peut faire qu'une chose : rentrer en Italie. Et encore dans sa dernière lettre elle dit qu'elle a toujours été libre de « partir pour son pays ».

Problème politique : Le pays du socialisme peut-il contraindre les prolétaires qui veulent partir à se rendre uniquement à l'Ambassade Italienne et les empêcher d'aller ailleurs même s'il s'agissait de rejoindre les personnes de leur famille ?

Enfin, pour ce qui concerne Mariottini, individuellement considérée, qui peut affirmer qu'elle dise la vérité quand elle écrit à la suite d'une campagne qui la trouve isolée en face d'un monde d'ennemis et qui peut prouver qu'elle n'ait pas dit la vérité quand elle écrivait des lettres intimes et désespérées ?

Que le chef des socialistes italiens se frotte les mains parce qu'enfin un caillou qui lui était tombé sous les pieds est enfin écarté, cela est parfaitement logique. Que centristes et socialistes soient contents d'escompter avoir meurtri une nouvelle conscience, cela aussi est parfaitement dans l'ordre. Mais les ouvriers constateront que tous les problèmes politiques restent debout et qu'ils le resteront même si Mariottini devait succomber. Avec le souhait à Mariottini qu'elle sache s'inspirer du martyr des prolétaires dans tous les pays, les ouvriers manifestent le plus vif dégoût pour ces massacreurs de consciences prolétariennes et continuent la lutte pour un socialisme que la Russie actuelle déshonore par les cas de Mariottini, Calligaris et de tous les autres qui continuent la lutte pour la révolution mondiale.

Une réponse de Gatto Mammone

La bombe a éclaté. Nous avons une « lettre désapprobation » de Mariottini et cela en deux versions : l'une parue dans l'organe socialiste « Le Nuovo Avanti », l'autre dans « le Cri du Peuple », l'organe centriste.

Nous pourrions mettre en doute l'authenticité de cette lettre ou, en tout cas, sa « spontanéité ». Mais nous préférons l'accepter comme véridique même dans sa version pour le « Nuovo Avanti », laquelle plus que l'autre révèle le style embrouillé et bureaucratique qui caractérise le faux policier dans les pays bourgeois et les manipulations de parti en U.R.S.S.

Mais quel était l'objectif de notre campagne ? Documenter :

a) Comment Mariottini avait été expulsée du parti et chassée du travail « uniquement » parce qu'étant la compagne d'un « oppositional ».

b) la situation tragique où on l'avait placée.

c) Comment on l'autorisait seulement à retourner en Italie.

Le citoyen Germanetto dans la lettre adressée au « Nuovo Avanti » avait admis que Mariottini avait été éloignée du parti et du travail « quand fut clair qu'elle préférerait les ennemis ouverts du parti au parti même ». Ce qui traduit en paroles ordinaires veut dire qu'elle se refusait à rompre ses relations avec son compagnon. Mais en même temps il affirmait d'un ton hautain que Mariottini restait en Russie : « parce qu'elle n'avait « jamais » été mal traitée, parce qu'elle avait « toujours » été aidée et favorisée » et qu'elle « était libre de sortir de l'U.R.S.S., de suivre, « d'aller où elle voulait, quand elle voulait, comme elle voulait ».

Or, ces deux assertions sont pleinement démenties par la lettre de Mariottini. Celle-ci écrit en effet textuellement : « J'ai traversé des moments douloureux dus au hasard et à la faute des hommes » ses lettres ont été écrites dans des moments de courage. Moments de découragement qui, comme nous l'avons prouvé, se sont prolongés pendant plus de deux ans, et qui ont cessé — nous avons été de faciles prophètes — avec le commencement de notre campagne. Au moins « découragement ».